

Regard vers un ailleurs troublant **Wajdi Mouawad**

Geneviève L. Blais

Number 117 (4), 2005

Théâtre et guerre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24695ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, G. L. (2005). Regard vers un ailleurs troublant : Wajdi Mouawad. *Jeu*, (117), 154–160.

Wajdi Mouawad

Regard

vers un ailleurs troublant

À l'origine d'un spectacle, il y a souvent une image, un événement, une parole qui, comme un projectile, fait irruption et crée un déséquilibre. Des questions surgissent, et le besoin de créer pour s'y confronter devient urgent. Pour moi, le 11 septembre 2001 a été un projectile de ce genre. Comme plusieurs, j'ai eu peur. Mais la question qui a commencé à m'habiter n'était pas tant celle de la peur que celle du sens, du sens d'un tel geste pour ceux qui le posent et du sens de ma propre existence. C'est à partir de ce questionnement que j'ai rencontré Wajdi Mouawad, dans différents contextes, d'abord à l'École nationale de théâtre, puis lorsque j'ai mis en scène son texte *Lettre d'amour d'un jeune garçon (qui aurait pu être poète mais qui fut poseur de bombes) à sa mère décédée depuis peu* à l'occasion de la création, l'an dernier, d'un spectacle intitulé *Combats*. Sa façon de raconter la guerre et les questions qu'il soulève ont beaucoup nourri ma réflexion, et je trouvais intéressant de tenter d'en dresser un portrait. Pour ce faire, je l'ai rencontré et je me suis penchée sur deux de ses pièces, *Littoral* et *Incendies*, et sur deux textes publiés à la suite des événements du 11 septembre, « Lettre ouverte aux gens de mon âge », publiée dans *Le Devoir*, et *Lettre d'amour d'un jeune garçon...*, parue dans le recueil *les Tours de Babel*. Plutôt que de porter un regard critique sur ces textes, j'ai essayé de cerner les grandes lignes du regard que Wajdi Mouawad pose sur la guerre.

Raconter une histoire

Lors de ma première rencontre avec Wajdi Mouawad, à l'occasion d'un exercice de création, il m'a raconté une histoire, celle de Christophe Colomb. Il m'a parlé de cet homme qui cherchait les Indes, qui suivait avec conviction la route des épices, mais qui a su ouvrir les yeux et découvrir la terre qui est venue à sa rencontre. Pour raconter une histoire, m'avait-il alors dit, il faut suivre une envie très forte, s'élancer en tenant fermement le fil du cerf-volant, mais le laisser s'envoler, guidé par les vents, et s'émerveiller en le regardant nous ouvrir un chemin. Cette envie qui le guide, c'est d'abord celle de raconter une histoire. La guerre, il en parle comme d'une tante un peu spéciale, avec de drôles de manières et particulièrement violente. Cette tante, elle fait partie de sa famille, de son identité. Plutôt que d'être un thème, la guerre est un personnage qu'il connaît et qui est venu lui rendre visite pendant qu'il racontait une histoire. Elle est arrivée alors qu'il écrivait *Journée de noces chez les Cromagnons*. Complètement absorbé par cette histoire de préparatifs d'une noce dont le fiancé n'existe pas, il ne pensait pas du tout parler de la guerre. Puis, dans le mouvement de



Lettre d'amour d'un jeune garçon qui aurait pu être poète mais qui fut poseur de bombes de Wajdi Mouawad, dans *Combats*, spectacle mis en scène par Geneviève L. Blais au Bain St-Michel en avril 2005. Sur la photo : Étienne Pilon. Photo : Maxime Côté.

l'écriture, il s'est dit que ce serait intéressant qu'il y ait un bombardement pendant la scène, et qu'un personnage, celui du fils, sache différencier les types de bruits que font les bombes, comme lui-même savait le faire pendant sa jeunesse au Liban. Cette idée l'excitait, donnant de la vie au personnage, puisqu'il parlait de quelque chose qu'il connaissait, et c'est pour cette raison que la pièce s'est inscrite dans un contexte de guerre.

La soif d'infini

Lorsqu'il écrit, l'envie première de Wajdi Mouawad n'est pas de parler de la guerre, mais plutôt de tenter de dire le monde d'une façon qui est avant tout métaphysique. Comment trouver un sens lorsqu'il n'y en a pas ? « Que faire du besoin de miracles qui m'habite alors que tout est détruit autour de moi ? » dit Simone dans *Littoral*. Comparant le théâtre à une boussole, l'auteur affirme être un voyageur qui a perdu le chemin du retour et qui erre en cherchant désespérément des indices pouvant lui indiquer sa route¹. Associée à une rupture avec le monde, cette perte de sens est évoquée dans ses textes de différentes façons, que ce soit par un couteau planté dans la gorge dans *Incendies* ou la destruction du jardin de l'enfance par une bombe que raconte le personnage de *Lettre d'amour d'un jeune garçon...*, événement qui deviendra le

1. Cette idée est développée au début d'*Architecture d'un marcheur*, recueil d'entretiens entre Wajdi Mouawad et Jean-François Côté, publié chez Leméac en 2005.

chagrin inconsolable de sa vie. Cette déchirure, que l'auteur nomme sentiment de l'inéluctable tragique, est au cœur de son écriture, mais aussi de son expérience de lecteur, puisqu'il l'a ressentie en lisant les Grecs, Dostoïevski, Shakespeare et Kafka. Et ce n'est que lorsqu'il s'est rendu compte qu'il pouvait évoquer ce sentiment tragique en mettant en scène la guerre qu'il a choisi consciemment d'en parler, au moment d'écrire *Littoral*. En ce sens, la guerre dans son théâtre a peut-être d'abord une valeur métaphorique, n'étant pas le premier sujet qui le préoccupe mais une voie qu'il emprunte pour évoquer la soif insatiable d'infini.

Le visage de la guerre

Si parler de la guerre n'est pas une finalité pour lui, on constate pourtant, à la lecture de *Littoral* et d'*Incendies*, qu'elle est présente et palpable. La guerre est la toile de fond de ces deux pièces, avec ses terrains minés, ses bombes et ses camps de réfugiés. Elle est dépeinte dans toute son horreur, avec ses bourreaux inhumains et ses carnages, mais aussi parfois comme des jours de bonheur ou comme un spectacle éblouissant, notamment dans *Lettre d'amour d'un jeune garçon...* : « La guerre est si belle ! Est-ce les grands artistes de ce monde qui préparent une grande fête pour que le spectacle que je vois de ma fenêtre soit si éblouissant ? Qui donc crée une chose aussi envoûtante à regarder que la guerre ? [...] Maman, comment une chose si horrible peut-elle être si belle ? »

C'est surtout par les récits de ses victimes que la guerre se manifeste dans les pièces de Wajdi Mouawad. L'auteur ne cherche pas à identifier le conflit et ses acteurs ni à en préciser la source. Il dépeint une guerre qui met en scène principalement des civils, aveuglés par la haine, issus du même pays et du même sang, puisqu'il s'intéresse surtout au témoignage d'individus broyés par la spirale absurde de la violence et de l'intransigeance. Dans *Incendies*, quand Nawal tente de savoir qui est en guerre, un médecin lui répond : « Qui sait ? [...] on ne sait plus qui tire sur qui ni pourquoi. C'est la guerre. » Le cycle de la vengeance qui est à l'origine de ces conflits remonte à la nuit des temps. La guerre que Wajdi Mouawad évoque est à la fois intimement liée aux humains puisque ce sont eux qui la font, mais c'est aussi une réalité qui les



Incendies de Wajdi Mouawad
(Théâtre de Quat'Sous/
Théâtre Ô Parleur/FTA,
2003). Sur la photo : Éric
Bernier et Gérald Gagnon.
Photo : Wajdi Mouawad.

dépasse, qui fait irruption dans leur existence et qui, comme un rouleau compresseur, écrase tout sur son passage.

Le silence et l'oubli

Si l'auteur ne cherche pas à expliquer la guerre, il évoque l'importance de nommer les faits et les victimes. Dans *Littoral*, quand Wilfrid retourne dans le pays natal de son père pour l'enterrer, la guerre est terminée. Les cimetières sont pleins, le pays est vaincu. Les villageois, qui ont beaucoup souffert, sont amers et cherchent le silence de l'oubli. Mais deux femmes s'opposent à ce silence dévastateur : Joséphine et Simone. Voulant sauvegarder les noms des victimes, Joséphine va de village en village, compilant des bottins qu'elle veut cacher dans un lieu sûr pour les protéger contre le temps. Craignant même d'oublier son propre nom, elle cherche un refuge pour cette mémoire des vaincus, dans un effort pour tenter de préserver son humanité, elle qui est née d'une guerre inhumaine.

Alors que tout autour d'elle est détruit, Simone éprouve le besoin criant de rêver et n'en peut plus de se taire. Elle élève sa voix, réunissant autour d'elle une jeunesse en colère afin de raconter des histoires qui seront comme des bombes et qui exploseront dans la tête des gens. Cette colère de la jeunesse, qui trouve aussi écho dans *Incendies*, est également celle du protagoniste de *Lettre d'amour d'un jeune garçon...* lorsqu'il s'écrie, en parlant des parents : « On leur dira que le mal qu'il nous ont fait est plus grand que le meurtre, qu'ils nous ont pris l'irremplaçable, qu'ils ont tué nos visions de jeunesse, de nos plus chers miracles. » Violente et troublante, cette colère permet aux différents personnages de s'arracher à une situation connue et rassurante pour aller vers l'inconnu et chercher à assouvir leur soif de sens et d'infini.

Le fil de la haine

Si la colère a droit de cité dans l'univers de Wajdi Mouawad, la haine, qui est au cœur du cycle de destruction, doit être combattue. Dans *Littoral*, Simone demande aux jeunes qu'elle rencontre de contenir leur colère et de venir avec elle témoigner de ce qui s'est passé, pour que le monde sache, pour qu'il n'oublie pas. Dans *Incendies*, après l'anéantissement sans pitié du camp de réfugiés par les miliciens, Sawda brûle d'envie de venger les victimes, mais son amie Nawal l'enjoint de ne pas céder à l'aveuglement de la haine. Bouleversée par ce déchaînement de violence, Nawal évoque la joie qu'elle éprouverait, elle aussi, d'aller se faire exploser au milieu de ces hommes pour déverser sur eux sa colère. Mais elle se refuse le droit de prendre part au cycle de la violence, d'ajouter encore des victimes à une guerre qui en compte déjà un nombre incalculable, ayant promis à sa grand-mère d'apprendre à penser pour s'armer contre la haine. Cette promesse lui donne la force de se faire violence pour s'extirper du cycle de la vengeance sans fin, comme si elle en était l'antidote. C'est à travers cette promesse que Nawal essaie de redonner sens à sa vie dévastée, en brisant le fil de la haine.

Si elle est voie de salut, la promesse n'est toutefois pas facile à tenir. Nawal, qui a juré à son fils qu'elle l'aimerait toujours, quoi qu'il arrive, apprend que ce fils est nul autre que le bourreau qui l'a violée pendant qu'elle était en prison, de qui elle a eu des jumeaux, et qu'elle a tant haï. Devant l'horreur de cette découverte, elle se tait,

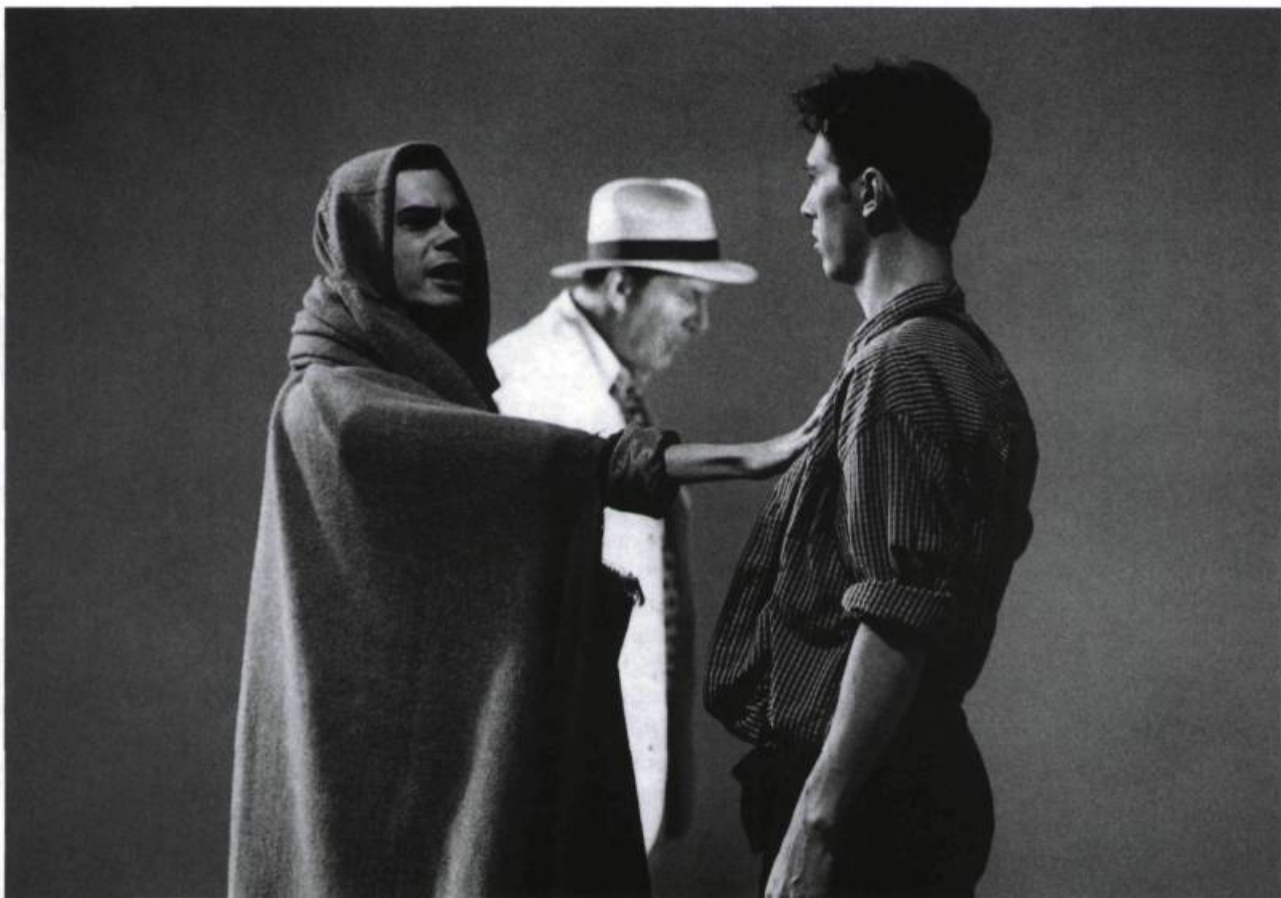
choisissant de ne pas révéler à ses enfants l'identité réelle de leur père pour les protéger. Mais elle brisera son silence, d'abord devant un tribunal pénal international, puis par des lettres qui invitent ses enfants à découvrir la vérité après sa mort, puisqu'à ses yeux se taire serait devenir complice des crimes de ce bourreau, son fils. Devant ce tribunal, Nawal évoque la responsabilité commune de tous ceux qui ont été entraînés dans la terrible machine de la guerre : « Nous venons de la même terre, de la même langue, de la même histoire, et chaque terre, chaque langue, chaque histoire est responsable de ses traîtres et de ses héros. Responsables de ses bourreaux et de ses victimes, responsables de ses victoires et de ses défaites. En ce sens, je suis responsable de vous et vous, responsable de moi. Nous n'aimons pas la guerre ni la violence, nous avons fait la guerre et nous avons été violents. À présent, il nous reste encore notre possible dignité. »

Nawal invoque une solidarité entre la victime et le bourreau². Cette solidarité n'exclut pas la colère, que Nawal exprime dans son témoignage et que l'on sent gronder dans la lettre qu'elle adresse au bourreau en lui. Mais sa rage et sa douleur sont contenues ; elle lui écrit une seconde lettre, s'adressant à lui en tant que fils et lui affirmant que son amour est plus grand que sa haine. Elle termine sa lettre en lui répétant les paroles de son père : « Rien n'est plus beau que d'être ensemble. » Il ne s'agit pas de nier ou d'oublier la part du bourreau, qui devra faire face aux enfants nés de son crime, mais plutôt de faire un choix, d'opter pour ce qui unit plutôt que pour ce qui divise. Ce choix, c'est aussi celui auquel elle invite ses enfants jumeaux, Jeanne et Simon, dans la dernière lettre qu'elle leur adresse. Maintenant qu'ils sont conscients de l'horreur de leur conception, elle leur demande de construire leur histoire non pas autour de cette terrible blessure, mais autour d'une promesse, celle qu'elle a faite à sa grand-mère. Encore une fois, pour continuer, reconstruire l'humanité et casser le fil de la haine, le chemin proposé est celui d'une promesse d'amitié et de solidarité.

La guerre, là-bas, et nous, ici

Wajdi Mouawad met en scène une guerre qui nous est évidemment étrangère. Pour réduire la distance qui nous sépare de cet ailleurs, il fait appel à des référents concrets auxquels nous pouvons nous rattacher. *Littoral* et *Incendies* s'inscrivent d'abord dans une réalité très similaire à la nôtre avant que l'on soit transporté, suivant les traces d'un personnage qui est notre contemporain, vers le lointain pays de la guerre. La présence d'activités quotidiennes et de lieux qui nous sont familiers permet aussi ce rapprochement, même s'ils s'inscrivent dans une réalité qui est bien loin de la nôtre. Ainsi, lorsqu'une femme raconte qu'un autobus a été incendié avec tous ses passagers, lorsqu'une bombe détruit le jardin où un garçon arrosait délicatement des fines herbes, ou encore lorsqu'un franc-tireur interprète une chanson d'un groupe américain qui a marqué notre adolescence avec une mitraillette en guise de micro, la guerre devient moins abstraite.

2. En évoquant ce concept de solidarité entre le bourreau et la victime, Wajdi Mouawad s'inspire du principe de « solidarité des ébranlés » développé par le philosophe polonais Jan Patočka, notamment dans *les Essais hérétiques*, Paris, Verdier, 1990.



Littoral de Wajdi Mouawad
(Théâtre Ô Parleur, 1997).
Sur la photo : Pascal
Contamine, Steve Laplante
(Wilfrid) et Gilles Renaud.
Photo : Pascal Sanchez.

Wajdi Mouawad se sert également des sens pour suggérer aux spectateurs ce que peut être l'expérience de la guerre, notamment lorsqu'il utilise le bruit d'un marteau-piqueur démolissant une route ici pour évoquer le bruit de mitraillettes là-bas. Cette utilisation métaphorique du corps et des sensations ne se limite pas à l'évocation de la guerre, elle traduit aussi de façon concrète ce qui habite les personnages. Dans *Littoral*, après avoir appris la mort de son père, Wilfrid se fait asperger avec un seau d'eau glacée. Cette « douche » donne à voir l'impact de cette nouvelle sur le personnage, qui aura ensuite froid, parce qu'il est trempé de la tête aux pieds, mais aussi parce qu'il est habité par l'image du corps de son père au fond d'un réfrigérateur. De même, lorsqu'il arrive à la morgue, le malaise que Wilfrid ressent à cause d'une fuite de gaz concrétise le sentiment qui s'installe en lui à l'idée d'identifier la dépouille paternelle. D'une situation à l'autre, de l'insomnie de Wilfrid revenant du salon funéraire aux ampoules dans les mains de Joséphine qui a porté tous les noms des vaincus, le corps des personnages est utilisé comme un paysage évocateur, interpellant les sens des spectateurs pour leur faire partager ce que vivent les protagonistes.

Tout comme Wilfrid, Jeanne et son frère Simon entreprennent une quête qui les ébranlera profondément. Stable au départ, leur existence bascule, et ils sont entraînés vers une réalité très différente de la leur, qui remet en question les paramètres de leur

vie et leurs valeurs : Simon croit que Jeanne est en train de devenir folle, et celle-ci dit qu'elle plonge tête première dans un gouffre. À travers ce voyage, ces personnages découvrent que leur passé est lié à des guerres lointaines, s'éveillent à l'horreur et en sont secoués. Il semble que ce soit à un périple très similaire que Wajdi Mouawad convie ses contemporains dans sa « Lettre ouverte aux gens de mon âge », lorsqu'il les invite à réapprendre à ne plus avoir peur, à ouvrir les yeux et à faire face au chaos. À l'image de celui qu'entreprennent ses personnages, le voyage initiatique qu'il propose est une invitation à découvrir les liens qui existent entre notre identité et les horreurs de cette guerre qui nous semble étrangère, pour sortir d'un aveuglement réconfortant et chercher comment reconstruire l'histoire.

Et maintenant, *Forêts*

Comment continuer à vivre après l'horreur ? Cette question sera au cœur de *Forêts*, la prochaine création de Wajdi Mouawad qui sera présentée en France au printemps 2006. Évoluant au fil des répétitions, l'écriture de cette pièce se nourrit de la rencontre avec les comédiens puisque leurs envies, désirs et questionnements servent de matière première pour créer le langage de l'œuvre. *Forêts* est le troisième opus d'une tétralogie amorcée avec *Littoral* et *Incendies* et qui devrait se terminer avec une courte pièce, probablement intitulée *Ciels*. Sans constituer une suite narrative, ces histoires abordent toutes la question de la promesse et celle de l'héritage, celui qui nous est transmis dans le silence et l'ignorance, déchirant notre existence et broyant nos destins. Étant présentement en période d'écriture, Wajdi Mouawad reste discret au sujet de *Forêts*. Il explique qu'il s'agit de l'histoire de sept générations de femmes, de 1850 à 2006, sur deux continents, en France et au Québec. Ces femmes sont liées par une tache, une douleur qui leur a donné naissance, qui est la source de leurs maux, mais qui leur a aussi donné la force de se sortir de ce malheur-là. Leur parcours, parsemé d'énigmes, les mènera à découvrir leur passé et les liens qui les unissent. La pièce s'articule autour de deux événements, la chute du mur de Berlin et la tuerie de Polytechnique, qui se sont déroulés à moins d'un mois d'intervalle. Sept femmes, quatorze victimes, un mur qui tombe. L'auteur pressent que ce sera peut-être sa pièce la plus guerrière, tout en étant celle qui parle le moins de la guerre... **J**

Geneviève L. Blais a reçu une formation en théâtre à l'UQÀM et en mise en scène à l'École nationale de théâtre. Elle dirige le Théâtre à corps perdus qui a présenté *Quelques éclats de verre* (adaptation libre de *Grand et Petit* de Botho Strauss) au Bar 980 en 2004 et *Combats* (quatre courtes pièces de guerre) au Bain St-Michel en 2005.